

---

BEAUX-ARTS.

---

## DE LA GRAVURE.

(Suite.)

L'empereur Maximilien faisait un jour dessiner à Durer une grande composition. Le sujet en était tellement vaste que ce peintre se vit obligé de le crayonner sur un mur contre lequel il avait dressé son échelle. Monté presque jusqu'à son extrémité, Maximilien eut peur que Durer ne se laissât tomber, et il pria aussitôt un des seigneurs de sa suite de la tenir, afin que l'artiste pût monter sans danger jusqu'au dernier échelon. Mais le vaniteux gentilhomme se croyant offensé de secourir un homme qui n'était pas noble, refusa d'obéir. « Vous êtes noble de race, s'écria l'empereur, mon « peintre a la noblesse du génie » ; et il lui fit aussitôt délivrer des lettres de noblesse. Durer prit pour armes une tête de mort, qu'il fit paraître souvent dans ses gravures et ses tableaux.

L'originalité du maître allemand eut une grande influence sur les travaux des artistes italiens. Le Pontorme chercha à imiter ses compositions mystiques ; Mantegna fut aussi, comme nous l'avons vu, très-préoccupé du style de Durer, et un grand nombre de graveurs appelèrent à leur secours et les inventions et les procédés de l'Allemand, et dès ce moment la gravure en Italie prit une direction toute nouvelle et un essor considérable, comme nous le verrons quand nous étudierons les influences de ce maître sur l'Italie.

Malgré la jalousie et l'envie qui s'attachent toujours à toute intelligence qui innove, Durer avait à Venise l'estime et l'admiration des véritables artistes et la vogue des princes et des rois. Raphaël avait ranimé ses forces, Bellino l'avait encouragé de sa longue et forte expérience, et il aurait pu se croire heureux. Cependant, au milieu de tout ce faste, il regrettait sa ville natale : toutes les magnificences de l'Italie charmaient bien son esprit ; mais il lui manquait encore cette tranquillité qu'il avait jadis trouvée dans l'atelier de son vieux professeur, dans sa chère Allemagne. Le foyer domestique lui donnait bien ses peines, mais c'était un ami qu'il lui fallait revoir et qu'il ne pouvait oublier. Il quitta donc Venise, Florence, Rome, Raphaël, son ami Bellino, et repartit pour Nuremberg, où il avait laissé



sa vieille mère!! Il la revit, mais avec elle Agnès sa femme, qui continua près de lui ce système de querelles, de violences et de mauvais traitements que notre artiste se résigna dorénavant à supporter sans murmure.

C'est au retour de ce voyage que Durer entreprit cette suite de gravures qui font encore l'admiration de la postérité. S'exerçant à la fois dans les trois genres, au burin, sur bois et à l'eau-forte, il fit une série de sujets dont nous allons signaler les principales compositions.

C'est d'abord *Adam et Eve dans le Paradis terrestre*, scène naïve d'un aspect misérable, mais dans laquelle on voit bientôt la grande science de ce maître. Les épreuves de cette gravure fort rare ne valent pas moins de 1,500 francs.

Puis la *Nativité*, et dix autres pièces suivantes consacrées aux divers sujets de la *Passion du Christ*. La dernière, le *Crucifiement*, a été gravée, dit-on, sur le pommeau de l'épée de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>. On la désigne dans le monde des amateurs sous le nom de *l'Estampe du pommeau de l'épée de l'Empereur*. C'est de 1508 à 1516 que Durer exécuta ces gravures. Elles sont remarquables par leur composition naïve et forte à la fois, et par ce caractère d'étrangeté sombre et cependant attachant, qui distingue principalement les œuvres du maître. Le travail de la gravure est d'une finesse de burin que nul artiste n'a pu reproduire, et les détails sont faits avec cette patience et cette force de volonté qu'ont apportées les plus minutieux artistes de nature morte.

A la suite de ces vingt-huit premières compositions, Durer grava dix-sept sujets de *Vierge*, parmi lesquels se trouve la *Vierge au Singe*; puis une suite de cinq estampes représentant cinq disciples du Christ; ensuite *Saint Jérôme méditant sur les saintes Ecritures*; la *Conversion de saint Eustache*, considérée, pour sa composition d'effet sauvage et pour sa perfection de burin, comme un des chefs-d'œuvre de la gravure. On la nomme aussi *Saint Hubert*. Tous les sujets que nous venons de citer, à l'exception du *Saint Hubert*, sont gravés au burin sur cuivre, fer ou étain. La dernière sur cuivre est à l'eau-forte.

Mais les compositions capitales, celles dans lesquelles le genre allemand, la poésie triste et pensive d'Albert Durer se sont révélés dans leur impression la plus saisissante, sont les deux suivantes. La première a pour titre : *Melancolia*. Une femme belle, aux formes puissantes, vêtue de la longue robe du siècle de Maximilien, couronnée de hui, est assise, la tête appuyée sur la main gauche, et le coude sur le genou; la droite tient un compas; l'œil grand et froid regarde à l'horizon... Elle pense!! Près d'elle



un enfant dort; derrière, une construction supporte une table algébrique, une cloche, le sablier de la Mort, et tout près une balance. A l'horizon, la mer, le soleil qui fuit; et un animal affreux, sorte de chauve-souris, vole dans l'air, emportant avec lui ce mot écrit en lettres noires : *Melancolia*. Sur les premiers plans, un chien qui dort, un rabot, une mappemonde, une scie et des clous.

Il est impossible de voir cette composition sans éprouver un sentiment de terreur. Cette femme muette, la figure dans l'ombre, au regard d'acier, vous glace et vous envahit. C'est bien là la science humaine cherchant sans cesse pour arriver à l'instant fatal où le sablier a compté nos heures, où la cloche de la mort tinte le dernier appel, où la justice suprême nous juge selon nos œuvres.

Dans ce sujet sont tout le génie d'Albert Durer, toutes les traditions de l'Allemagne. Il faut se contenter de décrire l'œuvre; pour la sentir, il faut la voir.

Le second motif, aussi capital que la *Melancolia*, est : le *Cheval de la Mort*, sujet dans lequel le fantastique joue un rôle important et saisit par son effet surnaturel. Un guerrier bardé de fer, la lance au poing, est monté sur son cheval de bataille. Il chemine lentement dans une forêt, la nuit, par un temps de glace et de vent; mais la Mort le suit, et sous les traits hideux d'une tête décharnée, moitié homme, moitié taureau, elle l'a déjà frappé de son arrêt; car le guerrier, à la visière presque baissée, ne laisse entrevoir qu'une tête de cadavre.

Jamais sujet n'a été plus impressionnant; jamais composition n'a eu ce terrible, cette réalisation du rêve, cette épouvante du cauchemar; et cependant elle attire, et comme les sirènes de la fable, elle subjugué, force le regard, et, je le dirai, elle contraint presque à l'entendre; car elle résume à elle seule les terreurs de Burger, les drames de Schiller et les harmonies sauvages de Weber<sup>1</sup>.

Durer fit encore plusieurs autres gravures, tels que : *le Grand Cheval*, *le Petit Courrier*, *le Seigneur et la Dame*, *les Armoiries à la tête de mort*; et les portraits de Frédéric, électeur de Saxe, de Melanchton, son ami, d'Erasmus de Rotterdam, et du confident favori de ses peines, Willibald.

Dans la gravure sur bois, il composa et exécuta : les *Fiançailles de la Vierge*, *Samson tuant le lion*, et diverses scènes de la Passion.

<sup>1</sup> On dit que la gravure représente François de Sickingen, guerrier très-redouté en Allemagne; l'S qui est gravé sur la planche serait le signe de cette explication. D'autres disent qu'une vieille ballade lui donne une autre signification; ce serait le modèle du chevalier prêt à attendre la mort.



Ses nombreux élèves l'imitèrent à l'envi, et publièrent quantité de petits sujets de sainteté remarquables par leur composition sévère, serrée, et par la finesse du burin. On les nomme *Gravures des petits maîtres*.

Albert Durer passa ainsi sa vie, tantôt entre les fureurs de sa femme, tantôt entre les conférences de ses disciples et de ses amis. Il lui arriva encore une fois de fuir en Hollande et de s'y lier avec les célébrités artistiques de ce temps; mais dégoûté encore par l'envie de plusieurs de ses confrères, et surtout par le dédain de la reine Marguerite d'Autriche, il écrivit en grosses lettres, sur son carnet de voyage, ces lignes accusatrices :

« Dans toutes mes transactions durant mon séjour aux Pays-Bas, dans toutes mes dépenses, ventes et autres affaires, dans tous mes rapports avec les hautes et basses classes, j'ai été lésé, spécialement par Madame Marguerite, qui ne m'a rien donné en échange de mes présents et de mes travaux. »

Durer, revenu à Nuremberg, y perdit son père et sa mère : sa femme, plus défiante, plus avare que jamais, le sépara, par ses scènes irritantes, de ses amis, et le réduisit enfin à désirer la mort. Par moments, l'artiste, à bout de patience et de force, tombait dans une mélancolie fiévreuse et ne disait plus que des paroles insensées. Enfin, épuisé de chagrins et de veilles, il mourut. Son tombeau, qu'on voit encore à Nuremberg, n'est qu'une pierre sans croix, couverte de mousse et de végétations noires, sur laquelle se voit cette inscription :

« Cette pierre, sous laquelle repose tout ce qu'Albert Durer a eu de mortel, a été élevée à sa mémoire. Il quitta cette vie le 8 des ides d'avril MDXXVIII. »

Albert Durer avait commencé, vers 1498, une série de gravures sur bois représentant l'*Apocalypse*, sujets dans lesquels se pressent et se meuvent toutes les figures les plus effrayantes, les plus bizarres, et où il exerça son imagination si pleine de poésie mystique.

Durer, nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, personnifie et résume l'art allemand. Ces compositions mystérieuses, ces scènes terribles, ces fantômes des forêts de la vieille Germanie, aux formes cependant si précises, si étudiées, ont été continués par ses descendants, non-seulement par les artistes, mais par les écrivains, les poètes, les musiciens, les légendes et les chants du peuple allemand. Si bien que son vaste génie, rempli à la fois de terrible poésie et d'études fortes, se retrouve encore, de traditions en traditions, dans tout ce qu'a produit l'Allemagne; et s'il nous était permis de donner plus d'extension à cette courte notice, nous pour-



rions faire sentir combien son génie se retrouve dans Lucas de Leyde et ses élèves, dans Goëthe et son *Faust*, dans Schiller et ses *brigands*, dans les vieux chants de la Bohême et de la Franconie, dans le peintre Overbeck et son école, dans Mozart, Gluck, et surtout dans les compositions de Beethoven et de Weber.

Ainsi sont les grands hommes : souche forte et féconde, ils éclairent et laissent à leur suite l'étincelle divine qui illumine et vivifie les nations. La mort n'est pour eux qu'un accident, et leur esprit glorieux inspire et alimente les siècles à venir.

Faisons quelques pas en arrière, et voyons en Italie les progrès de la gravure.

Après Maso Finiguerra, vint *Baccio Baldini*, autre orfèvre florentin, qui travailla de 1460 à 1490 ; cet habile ouvrier, faible dessinateur, opérait d'après les compositions de *Sandro Botticelli*. Puis encore un orfèvre florentin, le *Robetta*, qui s'exerçait d'après Luca Signorelli et Filippino Lippi. Enfin, nous voyons un grand artiste se livrer franchement à l'art de la gravure ; Mantegna, peintre de la cour du duc de Mantoue, donne à ses œuvres un dessin fort et nerveux, et une composition pittoresque. Ses prédécesseurs soutenaient à peine leurs contours de quelques traits décharnés et sans ressort ; chez lui, au contraire, une bonne conduite de la taille, et une intelligence profonde de la lumière et de l'ombre, donnent à chaque forme sa véritable accentuation et son modelé. Mantegna est, on le croit, le premier qui ait songé à faire décidément contribuer la gravure à la propagation des grands ouvrages de peinture ; son chef-d'œuvre est un *Christ au tombeau*, qui reproduit un de ses plus beaux ouvrages de peinture. *Marcello Figolino*, *Giulio* et *Domenico Campagnuola* de Padoue, *Giovanni Maria* de Brescia, *Nicoletto* de Modène, agrandirent l'art du graveur à la reproduction de compositions et d'effets pittoresques. C'est dans ce temps-là qu'Albert Durer parut en Allemagne et que ses œuvres arrivèrent en Italie ; Benedetto Montagna, de Vicence, le copia presque à s'y méprendre ; et, à partir de ce moment, la gravure fut dans l'art une source d'études profondes, et fournit aux artistes les moyens de reproduire toutes leurs pensées. C'est aussi le temps où parut un homme supérieur, qui a laissé un grand nom dans l'histoire, et des œuvres qui n'ont pu encore avoir d'imitateurs. Nous citerons quelques particularités intéressantes de sa biographie.

Pendant qu'Albert Durer remplissait l'Allemagne, la Hollande et l'Italie de sa gloire, un orfèvre, autant artiste qu'artisan, travaillait laborieuse-



ment à Bologne, pour les seigneurs et les princes de l'Italie. Il se nommait Francesco Francia. Cet homme, infatigable à la peine, avait commencé par un dur métier la carrière dans laquelle il était devenu riche ; d'abord ouvrier, il passa maître orfèvre, puis patron, et enfin le plus remarquable ciseleur de l'Italie. Enflammé par la vue des peintures de Mantegna et des artistes de Florence, il commença déjà vieux de corps, mais jeune de cœur et de volonté, à apprendre seul l'art de la peinture. Il réussit avec tant de bonheur qu'il devint le chef d'une école, celle de Bologne, qui a donné à l'histoire les Carrache, les Guide, les Albane et les Guerchin. Nous ne suivrons pas Francia dans ses peintures qui garnissent encore le Musée de Bologne, mais nous parlerons de son plus étonnant élève. Dans l'atelier de Francia on distinguait, comme le plus habile de tous, un jeune homme appelé *Marc Antonio*. Son long séjour auprès de Francia et la vive amitié que lui avait témoignée son maître lui avaient donné un talent consommé dans l'orfèvrerie : « Il avait une adresse ex-  
« trême à faire les nielles, et il composait pour les grandes dames de ce  
« temps des ceintures moitié étoffe, moitié or, argent ou émail, qui étaient  
« alors fort à la mode. Poussé par le désir de courir le monde, il prit congé  
« de Francia et se rendit à Venise, où il fut très-bien accueilli.

« Sur ces entrefaites, arrivèrent à Venise quelques Flamands qui mirent  
« en vente, sur la place San-Marco, des gravures sur cuivre et sur bois,  
« d'Albert Durer. Ces estampes frappèrent Marc-Antonio d'une telle admi-  
« ration, qu'il y dépensa presque tout l'argent qu'il avait apporté de Bo-  
« logne ; et considérant quel honneur et quelle fortune pourrait acquérir  
« celui qui cultiverait cet art en Italie, il résolut de s'y appliquer de tous  
« ses efforts. Il commença par contrefaire les gravures d'Albert Durer  
« qu'il avait achetées, et qui étaient en si grande vogue que chacun vou-  
« lut en avoir ». »

De là, Marc Antonio, que nous connaissons déjà sous le nom de Marc-Antoine Raimondi, vint à Rome, où il se consacra tout entier à l'étude du dessin. Son premier ouvrage sérieux en gravure est une *Lucrèce*, d'après *Raphaël*. Il fit ce travail avec tant de perfection, que le grand peintre alla trouver Marc Antonio, et résolut de lui confier le soin de propager quelques-unes de ses compositions. Il publia bientôt un *Jugement de Pâris*, qui fut très-admiré à Rome ; puis son fameux *Massacre des Innocents*, un *Neptune*, un *Enlèvement d'Hélène*, et le *Martyre de sainte Félicité*. Dès ce moment,

† *Vies des Peintres, Sculpteurs et Architectes*, par Giorgio Vasari.



Marc Antonio eut une immense renommée en Italie et en Allemagne, et il ne fit plus qu'une suite de chefs-d'œuvre qui sont restés inimitables.

Son premier élève fut le broyeur de Raphaël. Voici ce que rapporte Vasari :

« Depuis plusieurs années, Raphaël avait pour broyeur de couleurs un « garçon fort intelligent, nommé Baviera, qu'il chargea d'imprimer les « gravures de Marc Antonio, et de les vendre en gros et en détail. Marc « Antonio et le Baviera réalisèrent ainsi d'immenses bénéfices, en publiant « une infinité de planches, telles que *Vénus embrassée par l'Amour*, et *Dieu « bénissant la race d'Abraham*. Au bas de ces estampes, le nom de Raphaël « Sanzio était indiqué par ces initiales R. S., et celui de Marc Antonio par « M. A. F. (Marc Antonio fecit). »

LOUIS LECLERE.

(La suite au prochain numéro.)

## BIOGRAPHIE.

### GOLDONI.

(Explication de l'énigme historique.)

Charles Goldoni naquit à Venise, en 1707 : « Jules Goldoni, mon père, dit-il dans ses intéressants Mémoires, était né dans la même ville, mais toute sa famille était de Modène... Charles Goldoni, mon grand-père, fit ses études à Parme. » A Venise, il épousa une Salviani, femme, comme lui, de noble origine. « C'était un brave homme, mais point économe ; il aimait les plaisirs et s'accommodait très-bien de la gaieté vénitienne. Il avait loué une belle maison de campagne sur le Sil, dans la marche Trévisane, à six lieues de Venise, où il donnait la comédie et l'opéra chez lui. Je suis né, ajoute notre célèbre écrivain, dans ce fracas et cette abondance. J'étais le bijou de la maison ; ma bonne disait que j'avais de l'esprit, ma mère prit soin de mon éducation, et mon père celui de m'amuser. »

Cette vie de dissipation et de folles dépenses eut un terme : le vieux Goldoni mourut ; son fils, quoique ayant une place assez lucrative, poursuivi par une mauvaise fortune qu'il avait un peu méritée, quitta Venise pour Rome, d'où, après s'être fait recevoir docteur en médecine, il partit pour Pérouse, laissant sa famille dans sa patrie.

Charles Goldoni, notre héros, était un enfant doux et tranquille ; à l'âge de



quatre ans il lisait et écrivait. Sa lecture favorite était les auteurs comiques. A l'âge de huit ans il crayonna une comédie, qui obtint un grand succès dans l'intérieur et parmi les amis de la maison. En 1720, il alla rejoindre son père à Pérouse. Il eut un petit théâtre de marionnettes, et il se plaisait à composer pour ses petits personnages des scènes informes sans doute, mais qu'il est à regretter que nous ne possédions pas, car elles auraient servi à juger ce précoce génie. C'est à Rimini qu'il acheva ses études et qu'il lut Aristophane et Térence, les pères de la comédie.

Sous l'impulsion paternelle, il étudia successivement la médecine, le droit et la théologie, et quoiqu'il ait plaidé comme avocat, et quoiqu'à la suite de son père il ait visité les malades, il ne prit goût ni à Galien ni à Justinien ; sa vocation le portait vers d'autres destinées. Il quitta Rimini à la suite d'une mauvaise troupe de comédiens ; mais ayant obtenu le pardon de cette folle équipée, il fut placé à Venise dans l'étude d'un procureur, qu'il abandonna, quelque temps après, pour entrer, avec le petit collet, au collège du Pape à Pavie, où il fut admis comme boursier. Il se fit remarquer par son esprit ; il écrivit même un sermon qui obtint du succès. Mais ayant composé une satire, il fut expulsé et se vit forcé de reprendre ses études de droit à Udine, chez le jurisconsulte Novelli. En 1729 il fut nommé coadjuteur du chancelier de Feltre, et joignit à cet emploi celui de directeur d'un théâtre de société dans le palais du gouverneur. Il fit jouer deux pièces de lui, le *Bon père* et la *Cantatrice*.

Je ne sais si je me trompe, mais toutes ces carrières si vite ouvertes et si promptement fermées, car il demeura peu de temps à Feltre, durent singulièrement fournir de matériaux à un homme qui voulait s'adonner au théâtre. Mêlé à tant de conditions diverses, que de traits de caractère ne dut-il pas saisir ! Après la mort de son père, Goldoni revint plaider à Venise ; mais comme sa clientèle était peu nombreuse, il s'imagina de faire un almanach intitulé : *L'Expérience du passé, l'Astrologue de l'avenir, almanach critique pour l'année*. Il écrivit aussi une tragédie lyrique, *Amalasonte*, que, plus tard, il livra aux flammes à Milan, où il devint gentilhomme de la chambre du résident de Venise. C'est à Milan qu'il fit représenter le *Gondolier Vénitien* et la tragédie de *Bélisaire*. Ces deux pièces obtinrent un succès que la dernière est loin de mériter.

Pendant la guerre de 1733 jusqu'en 1736, où il vint à Gênes, il mena une vie dissipée et malheureuse. Il épousa enfin M<sup>lle</sup> Conio, fille d'un des quatre notaires de la banque de Saint-Georges. C'était une jeune personne sage, honnête, charmante, qui fit le charme de sa vie ; et comme un bonheur



n'arrive jamais seul, il fut nommé consul de Gènes à Venise, où il revint avec son épouse, en 1739.

Deux ans après, un malheur immérité lui fit perdre sa place et le contraignit, peut-être n'en fut-il pas très-fâché, à reprendre la vie aventureuse et la carrière active du théâtre. Du reste il avait déjà fait paraître une de ses bonnes pièces, le *Cortesan*.

Mais pendant qu'il parcourait le nord de l'Italie toujours en guerre, il fut pillé et dévalisé, et laissé, avec sa femme, sans ressource sur une route. Il a raconté ce fâcheux événement avec une philosophie pleine de gaieté. Voici son récit :

« On ne voyait aucune âme vivante passer par là, pas un habitant dans les champs, tout le monde craignait l'approche des deux armées; ma femme pleure, je lève les yeux au ciel, et je me crois inspiré.

« Courage, dis-je à ma chère amie; il y a six milles d'ici à notre destination, nous sommes jeunes et assez bien constitués pour soutenir une marche de cette longueur; il ne faut pas reculer, il ne faut pas avoir quelque chose à se reprocher. » Elle s'y prêta de la meilleure grâce du monde et nous continuâmes notre course à pied.

« Au bout d'une heure de chemin, nous rencontrâmes un ruisseau qui était trop large pour pouvoir le sauter et trop profond pour que ma femme pût le passer à gué; on voyait un petit pont de bois pour la commodité des piétons, mais les planches en étaient brisées.

« Je ne me déroute pas; je mets un genou par terre, ma femme accroche ses bras autour de mon cou, je me lève en riant, je traverse les eaux avec une joie inexprimable, et je me disais à moi-même : Je porte tout mon bien avec moi... »

C'est ainsi qu'il parvint à atteindre les avant-postes de l'armée autrichienne. Reconnu, accueilli avec tous les égards possibles par le feld-maréchal Labcowitz qui lui fit rendre tous ses effets, il fut mis, par ce général à la tête d'un théâtre. Le voilà de nouveau dans son élément, qu'il quitte quelque temps après pour reprendre, à Pise, la robe d'avocat. Il réussit, et un instant il put se croire fixé définitivement; mais qui peut triompher de sa destinée? En 1747, il quitta tout pour redevenir auteur dramatique. De retour à Venise, attaché à un théâtre pendant cinq ans, il publia une série de pièces, qui presque toutes obtinrent un éclatant succès. On le comparait à Molière, mais il répondait modestement : « Le meilleur de mes ouvrages ne vaut pas le dernier de ceux de ce grand homme. »

Devenu célèbre, honoré des plus illustres protections, accueilli avec



fauteur par le pape Clément XIII, estimé pour la douceur et la grâce de son caractère, connu de l'Europe entière, applaudi à Paris sur la scène italienne, il fut appelé dans cette ville, en 1761, par les gentilshommes de la chambre du roi, directeurs du Théâtre-Italien. Paris charma l'illustre étranger, qui vit devant lui s'ouvrir les maisons les plus honorables. Devenu maître de langue italienne de Mesdames, filles de Louis XV, il eut d'abord pour tout bénéfice et tout honneur un logement au château de Versailles ; mais, au bout de trois ans, il obtint une pension de quatre mille francs qui, jointe à ce qu'il gagnait par la représentation de ses pièces en France, en Italie et en Angleterre, lui assura la plus heureuse indépendance. Enfin Goldoni, à l'âge de soixante-quatre ans, entreprit la tâche la plus difficile ; renonçant un instant à la langue de son enfance, il écrivit une pièce pour le Théâtre-Français. Le *Bourru bienfaisant* fut joué, en 1771, au milieu des applaudissements des connaisseurs les plus difficiles. En 1792, la pension dont jouissait Goldoni ayant été supprimée par mesure générale, il vit la misère détruire tout son bonheur. A la vue des souffrances et des privations de sa femme, il tomba malade. Cependant, sur le rapport de Joseph Chénier, la Convention, le 7 janvier 1793, ordonna que la pension dont jouissait Goldoni lui serait servie, et qu'il serait tenu compte des arriérés qu'il n'avait pas touchés... Mais, hélas ! il était trop tard, l'illustre écrivain mourut le lendemain de cette noble décision. Sa veuve obtint une pension de douze cents francs.

Goldoni a écrit plus de cent cinquante pièces, pétillantes d'esprit ; il a réformé la scène de son pays, et l'on a pu dire avec raison que si Dante, Pétrarque, Boccace ont créé la langue italienne, Goldoni a créé le théâtre italien.

---

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le plus ancien statuaire, architecte et mécanicien de la Grèce, qui inventa, dit-on, la hache, le vilebrequin, le niveau, les frises palmées, les bas-reliefs, etc., etc. ?

---



## HISTOIRE.

## FORMATION DE LA FRANCE.

Provinces.	Départements.	
ILE-DE-FRANCE.	<i>Aisne.</i> <i>Oise.</i> <i>Seine.</i> <i>Seine-et-Marne.</i> <i>Seine-et-Oise.</i>	Domaine originaire de la couronne sous Hugues Capet.
ORLÉANAIS.	<i>Eure-et-Loir.</i> <i>Loir-et-Cher.</i> <i>Loiret.</i>	Domaine originaire de la couronne sous Hugues Capet.
PICARDIE.	<i>Somme.</i>	Domaine originaire de la couronne sous Hugues Capet.
BERRY.	<i>Indre.</i> <i>Cher.</i>	Vendu, pour 60,000 écus d'or, par le vicomte Eudes Arpin à Philippe Auguste, en 1101.
TOURAINE.	<i>Maine-et-Loire.</i> <i>Indre-et-Loire.</i>	Philippe Auguste s'en empara en confisquant, en 1202, les fiefs de Jean sans Terre.
NORMANDIE.	<i>Seine-Inférieure.</i> <i>Eure.</i> <i>Orne.</i> <i>Calvados.</i> <i>Manche.</i>	Poursuivant la confiscation des biens de Jean sans Terre, Philippe Auguste saisit la Normandie en 1204.
LANGUEDOC.	<i>Tarn.</i> <i>Haute-Garonne.</i> <i>Hérault.</i> <i>Aude.</i> <i>Gard.</i> <i>Ardèche.</i> <i>Haute-Loire.</i> <i>Lozère.</i>	Raymond, par un traité conclu avec saint Louis en 1228, maria sa fille unique Jeanne, à Alphonse, comte de Poitiers, frère du roi. Jeanne et Alphonse étant morts sans enfants, Philippe le Hardi réunit le Languedoc aux terres de la couronne, en 1270.
CHAMPAGNE.	<i>Ardennes.</i> <i>Marne.</i> <i>Haute-Marne.</i> <i>Aube.</i> <i>Yonne.</i>	Jeanne, fille de Henri III, comte de Champagne, épousa, en 1285, Philippe le Bel non encore roi. A partir de cette époque la Champagne et la Brie furent de fait annexées à la couronne.
LYONNAIS.	<i>Rhône.</i> <i>Loire.</i>	Les habitants de Lyon, pour échapper à la tyrannie de Pierre de Savoie, se placent, en 1307, sous la protection de Philippe le Bel. La transaction définitive qui intervint entre l'archevêque Pierre de Savoie et le roi est de 1312.
DAUPHINÉ.	<i>Isère.</i> <i>Drôme.</i> <i>Hautes-Alpes.</i>	Humbert II, moyennant 120,000 florins, céda sa principauté à Charles, fils aîné de Jean, duc de Normandie, qui fut roi sous le nom de Charles V, en 1364.
POITOU.	<i>Vienne.</i> <i>Deux-Sèvres.</i> <i>Vendée.</i>	Les Anglais en furent maîtres pendant le douzième siècle. Il fut cédé à la France, par traité, en 1259. Saint Louis en disposa en faveur de son frère Alphonse; à la mort de ce prince le Poitou revint à la couronne. Repris par les Anglais, il leur fut cédé en 1360 par le traité de Brétigny. Charles V réunit définitivement, par conquête, ce pays à la couronne.
LIMOUSIN.	<i>Haute-Vienne.</i> <i>Corrèze.</i>	Eléonore porta le Limousin à Henri II d'Angleterre; Charles V le reprit en 1369.



Provinces.	Départements.	
AUNIS.	{ Charente-Inférieure.	Louis VIII, en 1224, s'empara de La Rochelle, et l'Aunis resta sous la domination française jusqu'au traité de Brétigny, en 1360. En 1372 La Rochelle s'étant rendue à Duguesclin, l'Aunis fut définitivement incorporé à la France.
SAINTONGE.	{ Charente.	Eléonore de Guyenne la porta en mariage à Henri II d'Angleterre; Charles V l'enleva aux Anglais et la réunit à la couronne en 1375.
GUYENNE ET GASCOGNE.	{ Gironde. Dordogne. Lot-et-Garonne. Lot. Tarn-et-Garonne. Aveyron. Gers. Hautes-Pyrénées. Landes.	Ces deux provinces formaient le grand gouvernement d'Aquitaine, que saint Louis restitua à Henri III. Ces magnifiques provinces, reprises sur les Anglais, furent définitivement réunies à la couronne par Charles VII, en 1453.
BOURGOGNE.	{ Côte-d'Or. Saône-et-Loire. Ain.	Après la mort de Charles le Téméraire, Louis XI réunit à la couronne de France le duché et le comté de Bourgogne, le premier par droit de reversion, le second comme ayant été donné à la France en 1478.
ANJOU.	{ Maine-et-Loire.	René, roi de Sicile et duc d'Anjou, étant mort en 1480, l'Anjou fut réuni à la France sous Louis XI.
MAINE.	{ Mayenne. Sarthe.	Charles II, duc du Maine, étant mort sans enfants, le 12 octobre 1481, et ayant institué Louis XI son héritier universel, le Maine fut réuni à la couronne.
PROVENCE.	{ Basses-Alpes. Var. Bouches-du-Rhône.	Charles II, comte d'Anjou, du Maine et de Provence, ayant institué Louis XI son héritier, la Provence fut réunie en 1481.
BRETAGNE.	{ Ille-et-Vilaine. Loire-Inférieure. Morbihan. Côtes-du-Nord. Finistère.	La duchesse Anne de Bretagne épouse à Nantes Louis XII, en 1499. M <sup>me</sup> Claude de France est fiancée au duc d'Angoulême, qui fut depuis François I <sup>er</sup> , elle lui apporte en dot la Bretagne. La reine Anne de Bretagne étant morte, 1514, M <sup>me</sup> Claude de France, devenue reine de France, cède la Bretagne à perpétuité à François I <sup>er</sup> et à ses descendants, 1515.
MARCHE.	{ Creuse.	Domaine du connétable de Bourbon. La Marche fut confisquée par François I <sup>er</sup> , en 1525.
BOURBONNAIS.	{ Allier.	Domaine du connétable, confisqué par François I <sup>er</sup> , en 1525.
AUVERGNE.	{ Puy-de-Dôme. Cantal.	Confisquée au connétable de Bourbon par François I <sup>er</sup> , en 1525. ( Ces diverses confiscations faites sur le connétable furent confirmées par arrêt du Parlement en date du 16 juillet 1527. )
BÉARN. FOIX.	{ Basses-Pyrénées. Ariège.	Patrimoine d'Henri IV. Lorsque ce prince monta sur le trône, en 1589, ces provinces furent réunies à la France. Cependant Henri IV lutta contre le Parlement pour empêcher la réunion du Béarn, qui n'eut définitivement lieu que sous Louis XIII, en 1620.
ROUSSILLON.	{ Pyrénées-Orientales.	Acheté par Louis XI, en 1462, il fut rendu par Charles VIII à Ferdinand d'Aragon; Louis XIII le conquiert en 1642.
ALSACE.	{ Bas-Rhin. Haut-Rhin.	Les Français, unis aux Suédois, ayant enlevé à l'Autriche la majeure partie de l'Alsace, ces derniers cédèrent à Louis XIII, par un traité signé à Paris le 1 <sup>er</sup> novembre 1634, les places fortes qu'ils tenaient dans ce pays. Ces places furent remises aux Français en 1639. A la paix de Munster, 24 octobre 1648, l'Autriche renonça à toute revendication sur l'Alsace. L'évêché de Strasbourg ne fut définitivement acquis à la France qu'en 1681.



Provinces.	Départements.	
ARTOIS.	{ Pas-de-Calais.	} Louis XIII enlève cette province aux Espagnols, en 1640.
FLANDRE.	{ Nord.	} Le traité d'Aix-la-Chapelle, 1668, le traité d'Utrecht, 1713, livrèrent la Flandre à Louis XIV et à la France.
FRANCHE-COMTÉ.	{ Jura. Doubs. Haute-Saône.	} Louis XIV l'enleva aux Espagnols en 1660; il la leur rendit par le traité d'Aix-la-Chapelle. Conquise une seconde fois, en 1674, la Franche-Comte fut cédée définitivement à la France par la paix de Nimègue, en 1678.
LORRAINE.	{ Meuse. Moselle. Meurthe. Vosges.	} La Lorraine envahie par les Français en 1733, fut cédée par le traité de Vienne, en 1736, à Stanislas Leczinski, roi titulaire de Pologne, beau-père de Louis XV. A la mort de Stanislas, arrivée en 1766, la Lorraine fut réunie à la France.
CORSE.	{ Corse.	} Cédée à la France par la république de Gènes, 1768, elle ne fut réunie qu'après une lutte héroïque, qui se termina en 1769.
COMTAT.	{ Vaucluse.	} Les papes gouvernaient le comtat d'Avignon, tantôt par eux-mêmes, tantôt par des légats. La domination papale dura jusqu'en 1792, époque à la laquelle un décret de l'Assemblée législative réunit cette province à la France.

## A NOS ABONNÉES.

## MESDEMOISELLES,

Depuis que le *Magasin des Demoiselles* existe, tous nos efforts n'ont tendu qu'à améliorer le journal que la confiance de vos familles et que votre gracieuse jeunesse ont bien voulu prendre sous leur bienveillante protection. C'est vous qui, par votre concours, nous avez permis d'ajouter chaque année un nouvel élément de succès à notre ouvrage. Nous n'avons fait qu'exécuter votre pensée, que remplir vos désirs; nous avons écouté votre voix et nous lui avons obéi. Faut-il s'étonner si le *Magasin des Demoiselles* trouve un si charmant accueil dans toutes les familles? Il restera dans les bibliothèques des jeunes personnes, non-seulement comme le livre aux bons conseils, mais encore comme un témoignage des progrès que, depuis quelque temps, a faits l'instruction parmi nous.

Comparez, Mesdemoiselles, le *Magasin des Demoiselles* aux autres feuilles qui vous sont consacrées, et prononcez vous-mêmes. Quelle supériorité n'a-t-il pas dans son ensemble et dans ses élégants accessoires! Quelle profusion d'ouvrages de toute sorte, nettement et simplement expliqués, parce qu'ils ont tous été essayés avant de vous être adressés. Quel luxe de tapisseries dans un recueil à si bas prix: en ce genre rien de pareil n'avait encore été fait. Vous avez compris les peines que nous nous donnons et les onéreux



sacrifices que nous devons nous imposer pour pouvoir vous offrir tant et de si charmants morceaux de musique. Nous avons pris pour compositeurs ceux de nos artistes qu'une juste réputation place au premier rang, et nous n'acceptons d'eux que de la *musique entièrement inédite*. Les paroles de nos romances sont examinées avec la plus attentive sévérité, afin qu'elles ne soient jamais déplacées dans la bouche d'une jeune personne.

Nos abonnées recevront donc, comme l'année passée, cinq albums; ainsi que toujours, nous invoquerons le talent des hommes qui ont acquis un renom incontesté. Masini, Paul Henrion, Talex, Musard, Strauss, Schubert, Klemczynski, Padeloup, Talbot, etc., ont travaillé pour vous, et nous nous hâtons de faire graver leurs œuvres. Le nombre si considérable de nos abonnées et notre désir de bien faire nous forcent à prendre d'avance toutes les précautions qui peuvent contribuer à la bonne exécution des tirages.

Vous avez vu nos merveilleuses *aquarelles* fac-simile; nous vous remercions des témoignages de satisfaction qu'elles nous ont valu. A deux nouvelles aquarelles nous joignons une *sépia* d'une perfection qui n'a plus le droit, sans doute, de vous étonner, mais qui vous sera un nouveau témoignage de la persévérance avec laquelle nous poursuivons le système que nous avons adopté, *faire plus et faire mieux chaque année*.

Et pour justifier ce que je viens de dire, en ne considérant que la partie pour ainsi dire matérielle du *Magasin*, voyez :

La 1<sup>re</sup> année du journal, nous ne donnons que six dessins de tapisserie.

La 2<sup>e</sup>, à la tapisserie se joignent quatre morceaux de musique.

La 3<sup>e</sup> année, douze morceaux de musique et un nombre plus grand de dessins de tapisserie.

La 4<sup>e</sup> année, vingt morceaux de musique, vingt-huit dessins de tapisserie et des rébus.

Depuis lors, quels progrès n'avons-nous pas faits? Examinez, jugez, et que votre bienveillance nous continue une faveur que nous osons croire avoir méritée.

Du reste, le doute serait, de notre part, une espèce d'ingratitude; vos lettres sont si affectueuses et si charmantes, et vos familles, Mesdemoiselles, nous encouragent avec de si douces paroles, que nous n'avons plus qu'un désir à former, c'est de rester toujours dignes d'une si touchante estime.

L'opinion publique a placé, il est vrai, depuis longtemps le *Magasin* à la tête des publications périodiques consacrées aux jeunes personnes, mais nous sommes plus difficiles que l'opinion elle-même, et tant qu'il y aura dans votre journal quelque partie à améliorer, quelque heureuse



innovation à faire, quelque moyen d'accroître son utilité et sa valeur, nous ne croirons pas devoir nous arrêter; nous travaillerons et ferons des essais, plaçant, bien plus haut que l'intérêt, l'honneur d'avoir répondu aux espérances de vos jeunes cœurs et aux désirs de vos mères.

Vous savez si, en nous exprimant ainsi, nous sommes sincères; vous connaissez notre passé et le scrupule avec lequel nous remplissons nos engagements; et ils seront d'autant plus lourds cette année que la poste nous frappe d'un droit si onéreux que nous avons été sur le point d'élever le prix de votre publication. Nous ne le ferons pas, néanmoins, espérant en votre zèle et en notre bonne étoile.

Agrécz, Mesdemoiselles, l'expression de notre reconnaissance, et que rien jamais n'altère la confiance dont vous nous avez donné tant de preuves.

C. G.

---

## RÉCRÉATIONS.

---

### LE PETIT PAGE.

En 1525, par une froide matinée de novembre, quatre voyageurs cheminaient, en Catalogne, sur les bords de la Segre. Cette petite caravane se composait d'une noble dame, de deux pages et d'un aumônier; aucun homme d'armes ne les escortait, et le voyageur, en regardant la noble châtelaine, aurait pu s'étonner, à bon droit, de sa hardiesse; car, quoique la captivité de François I<sup>er</sup> eût suspendu les hostilités entre la France et l'Espagne, les routes n'en étaient pas moins sillonnées par des bandes de soudards prêts à abuser de leur nombre et de leur audace. Il est vrai que les quatre voyageurs semblaient admirablement montés; mais de quelle sérieuse utilité pouvaient être de bons coursiers à une femme, à deux enfants et à un vénérable abbé?

La dame était jeune et belle; assise à cheval comme les femmes l'étaient à cette époque, c'est-à-dire dans une selle à dossier, elle était enveloppée par un ample manteau de laine blanche, garni de franges bleues. Une espèce de coiffure de laine et de soie blanche et azur couvrait sa tête, sans garantir son visage des atteintes pénétrantes du vent qui sortait des gorges des montagnes; son visage doux et pâle était d'une rare beauté, et quoique le froid eût légèrement marbré ses joues et fait pâlir ses lèvres, il gardait une expression de grâce et de délicatesse qui s'harmonisait à ravir



avec le blond cendré de sa chevelure. Elle semblait conduire son genet avec un soin un peu timide, soit qu'elle ne fût pas d'une nature hardie, soit que la lassitude d'un long voyage eût fatigué son ardeur.

A ses côtés, lorsque la largeur de la route le permettait, marchait un jeune page. A juger son âge d'après ses traits et l'élégance juvénile de son corps, on aurait pu lui donner quinze années. Son œil d'un châtain doré, son nez aquilin, sa chevelure brune qui s'échappait en ondes soyeuses de sa toque de velours noir, la ferme cambrure de ses reins, tout révélait en lui une nature hardie et résolue, un de ces pages qui, avec l'âge, devenaient de rudes et intrépides chevaliers. Il portait un pourpoint noir, relevé par des aiguillettes bleues ; de larges chausses de la même étoffe et de même couleur que le pourpoint venaient se perdre dans de larges bottes de cuir mou ; à sa ceinture pendait un poignard à gaine d'argent. Habile et hardi cavalier, il pressait ou ralentissait le pas de sa robuste monture. Gâté sans doute par sa noble maîtresse, il lui adressait souvent la parole, et ses dits semblaient lui plaire.

Derrière ces deux personnages venaient l'abbé et un autre petit page. Ce dernier était un enfant, petit, mignon et rosé ; son costume, de la plus rare élégance, lui allait à ravir ; mais il semblait comme exténué par la fatigue du voyage, et c'est à peine si, de temps à autre, il échangeait quelques paroles avec son grave compagnon. Il faut être juste aussi, le visage de ce dernier était peu fait pour provoquer la gaieté d'un enfant. L'esprit de douceur et de paix ne brillait pas précisément sur son mâle visage. Assis fièrement sur son cheval, fort et vigoureux comme un cheval de bataille, il promenait sans cesse ses regards autour de lui ; on aurait dit, quand la caravane s'engageait dans quelque défilé, que son œil d'aigle sondait les rochers, les bois pendants aux cimes, et jusqu'au moindre buisson que l'approche de l'hiver avait dépouillé. Ses membres semblaient doués d'une force athlétique ; un homme d'armes aurait admiré la largeur de ses épaules et l'épaisseur de son cou.

Tels étaient les personnages qui se dirigeaient vers les frontières de la France. Étaient-ce des voyageurs allant vers un but éloigné ? était-ce simplement une châtelaine du voisinage rendant visite à une noble dame pour la convier à quelque fête ? Quoi qu'il en fût, toute la cavalcade parlait très-purement la langue française, et si les cavaliers s'entretenaient quelquefois dans l'idiome de la contrée qu'ils traversaient, ce n'était qu'à de rares intervalles.

Les routes étaient très-mauvaises, de longues pluies les avaient détrem-



pées, et plusieurs fois, à la grande frayeur de son beau page, la noble dame eut besoin de relever les rênes pour soutenir sa haquenée.

« Voilà un cheval, dit une fois le page, qui est comme celui de François I<sup>er</sup>,

Bon à monter, bon à descendre.

— Que voulez-vous dire, Albert ?

— Vous ne savez donc pas le quatrain sur le cheval de François I<sup>er</sup> ?

— Dites-le-moi, car je ne le sais pas...

— Ah ! c'est une jolie histoire ! vous ne la savez pas ?

— Encore ! malin page..., fit la châtelaine en souriant ; je ne sais ni l'histoire ni le quatrain, et je veux savoir et l'histoire et le quatrain.

— J'obéis, j'obéis... Vous savez que j'obéis toujours.

— Toujours, c'est bien souvent ; mais contez.

— M'y voici. François I<sup>er</sup> était à Fontainebleau...

— Et le connétable de Bourbon en France, murmura la dame en soupirant.

— On lui amena un cheval qu'il aimait beaucoup ; c'était pour une chasse au cerf : « En selle, messeigneurs », s'écria le roi, qui avait donné l'exemple et qui serrait la main du poète Saint-Gelais. Au même instant le cheval du roi, pris d'une frayeur soudaine, se défend, se cabre et fait un si méchant tour que voilà le premier cavalier du monde forcé de vider les arçons, tombant, mais tombant comme il lui convenait à lui, debout à côté de sa monture. Aussitôt il est remonté en selle, et avec son beau sourire, se tournant vers ses gentilshommes effrayés, il les salua ; puis flattant de la main le cheval dompté, il dit ces deux vers :

Joli cheval, petit cheval,  
Bon à monter, bon à descendre.

Saint-Gelais aussitôt reprit :

Sans que tu sois un Bucéphale,  
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

— Oh ! le charmant quatrain ! » s'écria la châtelaine, oubliant un instant sa prudence et frappant ses petites mains gantées l'une contre l'autre.

Comme la gaieté de la noble dame et l'attention qu'elle venait de donner à son page avaient un peu ralenti la marche de la cavalcade, le religieux éleva la voix :

« La couchée est loin encore, le vent est froid et la route mauvaise...



— Allons, allons, ne vous fâchez pas, reprit gaiement le page, père Guillaume; un petit peu de rire reconforte, et toi, mon cher Isolin, tu es mort de fatigue? »

Le petit page releva sa pauvre petite tête pâlie, regarda d'un doux regard son confrère, et, pour toute réponse, lui sourit doucement. Mais il y avait dans ce sourire, dans ce regard, un charme bien puissant, car deux larmes jaillirent comme deux étincelles à travers les longs cils d'Albert, qui s'approcha d'Isolin et se mit à lui parler comme une mère à son enfant :

« Vois-tu, c'est notre sort à nous autres pages, souffrir pour être brave, servir pour être aimé... Que nous ayons seulement bonne venue, et je dirai à tous que tu es le plus mignon page qui soit au monde. Tu n'as pas voulu quitter ta maîtresse... Tu l'aimes donc bien?... »

L'enfant mit sa petite main sur son cœur, et regardant Albert, il murmura :

« Jusqu'à mourir pour elle... »

— Oh ! que ce sera un beau livre qu'un livre que tu commences si bravement ! » fit Albert. Se penchant vers l'enfant, il déposa un baiser sur son front ; et, pressant sa monture, il revint prendre sa place près de sa dame ; mais, soit respect, soit indifférence, il ne lui dit point les douces paroles d'Isolin.

Après avoir marché quelque temps en silence, la châtelaine, montrant l'immense chaîne de montagnes qui s'élevaient au nord de l'horizon :

« Albert, dit-elle, ne sont-ce point là les Pyrénées ? »

— Oui, ma noble maîtresse, et derrière les Pyrénées la France... Les vaillants et les forts ont combattu à toutes les époques sur ces rochers sauvages. D'après les traditions mythologiques, Alcide oublia quelque temps la gloire près de Pyrène, fille de Bebrix, roi des Celtes ; mais bientôt, reprenant à travers le monde sa course héroïque, il quitta Pyrène, qui cacha sa douleur dans la solitude des bois et des montagnes. Alcide, après une longue absence, revint, mais Pyrène avait disparu : rugissant de colère, furieux et désespéré, le héros se mit à parcourir ces monts et ces abîmes, et la puissante voix du demi-dieu appelait : Pyrène ! Pyrène !... Hélas ! il ne retrouva que ses membres déchirés et trainés par les bêtes féroces. Voulant alors laisser au monde un témoignage de sa douleur, il souleva tous ces rochers, les jeta les uns sur les autres et éleva les Pyrénées, comme un mausolée digne de lui et de la femme qu'il avait perdue.

— Vous avez une belle science, Albert...

— Ces vallées profondes ont vu Annibal et les preux de Charlemagne ; l'image de Roland remplit ces montagnes, les moines de Roncevaux



ont gardé sa masse d'armes; ils gardent aussi les pantoufles de velours rouge de l'archevêque Turpin. C'est aux tours du Marboré que s'élevait le palais d'Altant, où l'enchanteur retenait oisive la valeur du brillant Roger; l'autre de Merlin est dans la vallée de Barousse. Dans ce pays le sang a coulé par torrents, et les géants des vieux âges semblaient se plaisir à batailler au sein de cette nature grande et sauvage comme eux.

« Ne croyez pas, gente dame, que les Pyrénées n'aient que de terribles souvenirs de vaillance et de mort, elles ont aussi de gracieuses traditions. Les fées vêtues de blanc, le front ceint de blanches couronnes, dansent sur le mont Cagire et filent le lin merveilleux au pic de Tergou. Au dernier jour de l'an, on leur prépare, dans l'endroit le plus retiré de toutes les chaumières, un festin sacré. Au milieu de la nuit elles descendent s'asseoir au banquet, et bénie sera la maison qu'elles auront visitée et où elles auront reçu le pieux et rustique accueil qu'elles aiment. La jeune fille verra le sourire de son fiancé, et les granges se rempliront des plus riches dons de la terre. De toutes ces fées, la plus belle et la plus chérie est Bensozia, c'est la fée du bonheur; son front porte un diadème d'or et de fleurs, et l'argent en cercles arrondis pare ses beaux bras. Pour lui rendre hommage il faut chaque soir d'été jeter dans l'onde murmurante du ruisseau une fleur au doux parfum, et à chaque veillée de l'hiver laisser tomber sur la flamme du foyer quelques gouttes d'huile pure. Ainsi honorée, Bensozia, la bonne fée, donne d'heureux hymens, de beaux enfants et une douce vieillesse.

« Et enfin, pour revenir à des souvenirs de chevalerie, c'est dans ces majestueuses montagnes que vécut le comte Gaston Phœbus « qui fut « preud'homme à régner: Tous les jours faisoit donner cinq florins en petite « monnoye, pour l'amour de Dieu, et l'aumosne, de sa porte à toutes gens. « Il fut large et courtois en dons, et trop bien savoit prendre où il appar- « tenoit, et remettre où il affieroit. Les chiens sur toutes bestes il aimoit; « aux champs, esté et yver, aux chaces volentiers se déduisoit. Oncques « fol outrage ou folle largesse n'aima; et vouloit savoir tous les mois que « le sien devenoit... » Ainsi raconte de ce prince le gentil Froissard, l'évangéliste des vrais chevaliers, le chroniqueur chéri de François I<sup>er</sup>. Mais je muse, noble maîtresse, ajouta le bel Albert, et il est temps de presser le pas de nos chevaux si nous ne voulons pas entendre les vertes remontrances du saint homme qui nous suit. » Ces dernières paroles furent dites d'un ton de raillerie qui amena un doux sourire sur les lèvres de la châtelaine.



On fit sentir l'éperon aux chevaux et nos voyageurs se remirent à marcher d'un pas plus rapide. Le soleil déclinait à l'horizon, le froid devenait plus vif d'instant en instant. Nul voyageur ne se montrait dans ces solitudes ; seulement de temps à autre on apercevait quelque vilain qui, après les travaux de la journée, regagnait son chaume éloigné. De larges et profonds nuages s'amoncelaient et les ténèbres étaient proches lorsque l'abbé, élevant la voix, dit :

« Noble page, j'aperçois devant nous un hameau ; la chevauchée a été rude, et ne pensez-vous que notre noble dame doit avoir besoin de repos ?

— Je suis très-lasse, en effet, mais je me fie à la sagesse d'Albert...

— La sagesse va parler, répondit en souriant Albert. Quoique l'hospitalité espagnole me fasse peur, cependant je crois qu'il faut l'accepter encore, d'autant que l'orage menace de nous assaillir et que je suis tourmenté par la faim, car vous n'êtes guère prévoyant, respectable abbé, et si je n'avais eu soin de prendre quelques fruits en quittant notre dernière nuitée, nous aurions tous défailli. Ouvrez donc la marche et faites-nous trouver un abri. Oh ! comme notre belle maîtresse et Isolin vont s'épanouir devant la triste flamme du foyer qui nous attend ! »

Le père Guillaume alla à la découverte, et, après de longs pourparlers, il parvint à trouver une maison qui consentit à recevoir les voyageurs.

Les historiens modernes ne se louent pas trop des hôtelleries espagnoles, que l'on juge de ce qu'elles devaient être sous le règne de Charles-Quint ! La maison à la porte de laquelle notre cavalcade mit pied à terre était assez vaste d'apparence. L'habitation faisait le fond d'une grande cour qui, à droite et à gauche, était fermée par des bâtiments formant hangars, granges et remises. Toutes ces constructions, en pierres sèches, semblaient solides et nouvelles ; mais en pénétrant dans ces granges, dans les salles de l'habitation, de toute part éclataient des témoignages de cette incurable paresse qui décuple l'action du temps. Le rez-de-chaussée de cette hôtellerie improvisée se composait d'une grande pièce enfumée et noircie par les souillures des insectes de toute espèce qui y avaient passé un tranquille été. Dans l'âtre, sur des chenets de fer couverts d'une couche cotonneuse de suie, deux ou trois souches jetaient d'inutiles bouffées de fumée aux solives du plafond. Quelques bancs lourds et tailladés de coups de couteau, des escabeaux sans aplomb, une table huileuse, une vieille poêle cassée, quelques chaudrons appendus à la muraille composaient le mobilier apparent de cette pièce principale. J'ai dit le mobilier apparent, car dans un coin obscur et sous un rideau de laine verte le regard apercevait un lit ;



dont, par égard pour la délicatesse de nos lectrices, nous n'en donnerons pas la description.

Dès que nos voyageurs eurent mis pied à terre dans la cour, ils se précipitèrent dans cette pièce, à l'exception de l'abbé qui, avec l'hôtelier, se livra tout entier aux soins qu'exigeaient les chevaux. Quoiqu'il fût homme d'église, l'aumônier avait la parole haute et le geste impérieux ; l'hôtelier parut comprendre bien vite ce caractère, et bientôt les coursiers eurent bonne litière et bonne provende. Leur sort était certainement plus heureux que celui de leurs maîtres.

Albert avait rallumé la flamme du foyer. Il avait fait asseoir la châtelaine sur un escabeau placé sous le manteau de la cheminée ; Isolin s'était étendu à moitié endormi aux pieds de sa belle maîtresse, mais c'était en vain qu'Albert avait questionné la vieille Catalane. La maison n'offrait pas la moindre ressource culinaire. Dans le cellier quelques peaux de bouc remplies d'un vin noir et violent, et du pain qui pour sa dureté aurait pu lutter avec succès contre le biscuit du matelot, étaient toutes les espérances qui s'offraient à la délicate châtelaine et à sa suite.

Quand l'aumônier rentra, Albert lui fit part de l'état des lieux et cria famine. Maître Guillaume hocha la tête, mais prenant rapidement une résolution, il sortit accompagné de l'hôtelier. Après une absence de près d'une heure il rentra, portant des œufs, du fromage, du lard et un vieux coq arraché, après un long règne, aux douceurs d'une maigre basse-cour.

Aussitôt la flamme fut réveillée ; le vénérable coq, remis à la châtelaine, fut plumé par ses blanches mains ; Albert battit les œufs pour confectionner une omelette, et le vénérable aumônier fit crier le lard dans la poêle, tandis qu'Isolin plongeait dans l'eau quelques tasses et quelques assiettes étonnées des soins qu'on leur donnait. Bientôt le coq eut son tour ; pendu à une ficelle, il balança sa triste échine et ses membres durcis dans les combats, devant la souche ardente.

Le repas était prêt, lorsqu'on entendit les pas de quelques chevaux, et la porte brusquement ouverte donna passage à trois voyageurs armés jusqu'aux dents. Ils poussèrent une exclamation joyeuse, tandis qu'Albert, la châtelaine et Isolin les regardaient avec inquiétude. Quant à l'aumônier, soit qu'il craignît pour le repas qu'il avait apporté à la sueur de son front, soit par tout autre motif, il lança un regard de colère sur les nouveaux arrivants, qui s'approchèrent du foyer en maugréant contre la pluie et l'orage.



« Messires, fit l'aumônier, je vous plains comme chrétiens, mais je vous prie de ne point tant agiter vos manteaux, car j'ai vu des gouttes d'eau tomber sur cette noble dame.

— Nous sommes Castellans et savons, quoique nous ne soyons que des marchands, ce que l'on doit aux dames, répondit celui qui paraissait le chef des nouveaux venus. Pour la foi, messire l'abbé, vous pouvez être notre maître, mais en fait de courtoisie, ce n'est pas à vos conseils que nous aurons recours. »

Notre aumônier allait répondre, et son visage, pourpre de colère, faisait pressentir quelles seraient ses paroles, lorsque Albert, s'approchant rapidement, lui dit à voix basse : « Ces gens veulent une querelle ; sur votre vie, calmez-vous. » Puis d'un ton plus haut : « Ma noble maîtresse, voyageurs, me charge de vous convier à partager avec elle son modeste repas, car vous auriez peine, à cette heure, à trouver de quoi réparer vos forces dans cette triste maison. »

Les voyageurs remercièrent la châtelaine, et parurent accepter avec quelque embarras la gracieuse invitation qui leur était faite. On se mit à table, et malgré sa résistance désespérée, le coq succomba sous les dents aiguës par la faim. Le vin circula sans dérider la compagnie, toutes les bouches semblaient garder un secret. A plusieurs reprises les marchands sortirent pour veiller, disaient-ils, à leurs chevaux, mais chaque fois qu'ils rentraient l'aumônier sortait à son tour et allait examiner l'écurie. Enfin, on parla de se livrer au repos. Après avoir regardé le lit, tout le monde le refusa ; et à la suite de longs pourparlers, il fut convenu que la grande pièce appartiendrait à la première troupe, tandis que la seconde, placée dans une grange voisine, attendrait l'heure de se remettre en route. De part et d'autre on alla chercher de la paille, on l'étendit sur le sol, et on s'arrangea, en apparence, pour prendre quelques heures de sommeil.

A peine les marchands se furent-ils retirés que l'aumônier, Albert et la châtelaine tinrent conseil :

« Que pensez-vous de ces hommes ? fit Albert.

— Ils nous poursuivent.

— C'est aussi mon opinion... Quel parti prendre ? Partir de suite.

— C'est impossible, il y aura du sang versé ; ils sont trois, et tenez pour certain qu'ils ont posté d'autres hommes dans ce hameau... au premier bruit d'une lutte... »

ROGER.

( La suite au prochain numéro. )



## MODES.

## PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE XI.

A CAMILLE.

Août 1851.

Le mois d'août est une époque désespérante pour moi ; les modes de l'été sont connues, celles de l'hiver sont encore sous un voile qu'il est trop tôt pour soulever ; et cependant, je me suis engagée à t'écrire, il faut accomplir ma promesse.

Quelques méchantes langues de ma connaissance me font prendre courage en m'affirmant que deux femmes peuvent parler chiffons des heures entières, que le sujet est intarissable, et qu'il est de toute impossibilité que je sois au dépourvu. Il est vrai que dès que l'on habite loin de Paris l'on perd certaine tradition d'élégance, et qu'il est des nuances qu'une femme de goût ne peut deviner. Par exemple, le gilet, qui sera pour sûr adopté cet hiver, a ses admiratrices et ses ennemies ; celles-ci le trouvent gracieux, commode, les autres lui lancent l'épithète de vêtement masculin, fantasque : moi, qui ne suis ni enthousiaste ni partiale, je mets les parties d'accord en leur donnant raison à toutes les deux. Ainsi, pour négligé un gilet de velours noir montant, boutonné, un gilet de soie brodé au passé, avec boutons d'orfèvrerie pour parure, me paraissent de très-bon goût. Maintenant, que le gilet prenne des dimensions exagérées, se sillonne de garnitures, et s'orne de poches semblables à celles des financiers de la Comédie-Française, je déclare que je le trouverais très-peu distingué, et que je me déciderais difficilement à m'en affubler. Mais celui dont je te donnerai le patron prochainement peut convenir à toute jeune fille dont la mise est un peu soignée. J'en ai fait faire un par économie. Tu souriras peut-être à cette phrase, mais lorsque je t'aurai expliqué mes raisons, tu verras que je suis sincère. Mon exemple pourra te profiter.

J'avais une très-belle robe de taffetas noir à volants festonnés, qui m'a fait le plus grand honneur ; mais, hélas ! tout finit dans le monde, et le corsage n'ayant pu résister à la fatigue et au temps, je me suis vue propriétaire d'une jupe encore très-fraîche, qui ne m'était plus d'aucune utilité.



Mais le gilet paraît, je retrouve quelques morceaux de velours d'un pardessus qui a été coupé chez moi l'année passée, et qui suffisent pour mon gilet. Je me rappelle que je possède un pardessus noir d'appartement, à taille ajustée, qui couvrira tout le haut de ma jupe, dont les fronces sont un peu ternies, et je suis charmée de m'être improvisé une toilette qui me devient ainsi très-peu coûteuse.

Les gilets de soie se font complètement en soie, mais pour le velours on peut en poser simplement la largeur d'une main tout le long du corsage, et faire le reste en soie ou en percaline. On ferme avec des ganses ou des boutonnieres; je préfère ces dernières. On pose aux gilets habillés des boutons d'or ciselés ou unis, de corail, de turquoises, de grenat, etc.; le dos se fait un peu large; on y adapte des pattes et une boucle, ou des pattes à œillets.

Maintenant je puis aborder un sujet inépuisable, et ce sujet c'est la lingerie, pour laquelle on peut dépenser des sommes énormes sans beaucoup d'étalage. Je t'ai fait dessiner pour ce mois une planche où tu trouveras différents objets que tu désires: un col à jabot et à entre-deux, une manche à deux volants et une robe d'enfant; ces trois objets sont brodés à l'anglaise; puis une chemise de nuit ornée d'entre-deux au plumetis et de valenciennes; cette chemise a un double jabot. Le bonnet du matin, que l'on voit en haut de la planche, se forme avec des bandes de broderies entourées d'un picot; les barbes se composent d'une bande repliée sur elle-même et cousue sur une engrelure. Le fond, qui est en mousseline claire, a la forme d'une fanchon; ce fond se termine sous le premier volant; on ajoute à cette fanchon une pièce en mousseline ayant un peu la forme d'un croissant, et qui dégage bien le cou; c'est à cette pièce que se coud le second volant; entre les volants s'attache un gros nœud de ruban (voir la gravure qui représente le derrière du bonnet). L'on pose encore deux ou trois nœuds sur le côté, un sur le bonnet, un entre les garnitures et l'autre sur les cheveux, puis, si l'on veut, cinq coques simples entre les deux garnitures, depuis une oreille jusqu'à l'autre.

Les chemises ont aussi subi des transformations extraordinaires; la belle percale, la toile de Hollande, la batiste se brodent, se festonnent. Les modèles préférés sont ceux à pièce ou à poignet; on brode jusqu'aux manches et même jusqu'à l'ourlet. Je trouve cette mode très-jolie, mais j'avoue que les chemises à coulisses sont les seules qui me paraissent commodes, avec les corsages décolletés.

Les jupons surpassent tout ce que l'on peut imaginer. De tout temps



*l'on a vu de belles broderies, mais ce qui est extraordinaire aujourd'hui, c'est de voir avec quelle indifférence on porte un jupon de 50 ou 60 francs. La broderie anglaise, si facile à exécuter, a un peu contribué à ce que l'engouement devint général; aussi maintenant les vraies difficiles n'en veulent plus pour cet usage, elles préfèrent le feston, et surtout le plumetis et les volants tuyautés, qui soutiennent admirablement les volants d'une robe de barége, de mousseline, de grenadine, etc. Tous les Jupons se montent sur une pièce à pointe et descendant sous la pointe de la robe; à cette pièce se trouve une boutonnière que l'on entre dans l'agrafe du busc du corset; de cette manière l'on est parfaitement habillée. La pièce de cette ceinture ne va que jusque sur les hanches; à partir de là on forme une coulisse, et l'on fronce le jupon à volonté en s'habillant.*

Les corsages ouverts ont amené non-seulement les fichus ouverts, mais encore les pièces de corsage. Quelques lingères les taillent comme nos anciennes chemisettes, avec un dos et de petites manches; d'autres se servent d'entre-deux et de dentelles cousues, et ajoutent à cette pièce de petites épaulettes qui tournent autour du bras, et se boutonnent pour former manche. Je viens d'en acheter une de cette façon, je vais te donner les détails nécessaires pour l'imiter.

Cette chemisette est taillée en éventail; elle a 30 cent. dans le haut et 8 dans le bas; elle se compose d'entre-deux au plumetis et de mousseline cousue à petits plis; l'entre-deux a 5 cent. de largeur; après ce premier entre-deux se coud une bande de mousseline disposée ainsi qu'il suit: trois petits plis imperceptibles, un pli d'un demi-centimètre, et trois autres petits plis; cette bande n'a pas plus de 4 cent. dans toute sa hauteur; puis on rajoute encore des entre-deux et des bandes de mousseline, selon la forme de la robe que la chemisette doit accompagner; on garnit le haut d'une valenciennes (il en faut 40 cent.), et si l'on ne veut pas y ajouter les épaulettes, on bâtit le tout sur une robe de dessous.

Ces renseignements, qui sont des riens, sont cependant très-utiles; car la mode permet de porter une robe de barége ou de grenadine à corsage montant, pour petite soirée, grand dîner; et le mois de septembre étant l'époque des réunions de famille, je cherche à te tirer d'embarras pour les indécisions que tu peux éprouver. La ceinture de la robe de barége peut être à boucle pour toilette de ville, mais pour soirée elle doit être en large ruban flottant; on lui donne alors le nom d'écharpe. Les bandeaux bouffants, bien lisses, un peu crépés à l'intérieur, sont toujours généralement adoptés; pour petite cérémonie on peut les entourer d'une coiffure de



ruban écossais ou chiné très-simple, mais à longs bouts, ou encore de ruban de gaze, lamé or ou argent, ou de ruban brodé en paille.

Je crois t'avoir déjà dit que les peignes en écaille à torsades étaient recherchés; ils sont un peu élevés, quoique la chevelure se tourne presque dans le cou, et que nos chapeaux n'aient plus de fond. La plus grande nouveauté est l'écaille aussi blonde que de la soie grège: ce n'est joli que parce que c'est cher, car il y a de la corne qui l'imité à s'y méprendre; mais un peigne qui coûte 60, 80 et même 100 francs doit être trouvé superbe. N'est-ce pas pour beaucoup de femmes le fruit défendu?

Malgré tout, les bottines sont encore universellement portées. Le couteil est abandonné; mais le satin turc, vert, gris, marron, gros bleu, font de jolies chaussures, que l'on assortit souvent aux robes. On voit aussi des bottines à boutons tout en chevreau, vert, gros bleu, ou en peau anglaise. Le drap de soie est aussi très-distingué; il est plus solide que le satin et plus habillé que la prunelle.

Je t'enverrai le mois prochain un patron de mantelet d'automne beaucoup plus ample que le mantelet-écharpe; si tu le donnes à des économistes, elles pourront le ouater pour l'hiver; en velours il serait du reste très-joli et très-enveloppant.

Je ne te parlerai pas des étoffes: la popeline, la popelinette, qui vont être de saison, tu les connais; le taffetas uni changeant, nous nous en servons pour nos parapluies, nos chapeaux, nos cabas, nos robes, nos mantelets, nos tabliers; je ne peux plus le voir, et cependant comme il faut bien faire un choix, j'en reviens tout simplement aux couleurs unies. Les dames ont des ressources merveilleuses, mais aussi les étoffes sont d'un prix fabuleux; on vous déploie de la moire antique à 30 francs le mètre, du taffetas broché à 20 francs. Nous revenons aux robes de nos grand'mères; mais dans ce temps-là on transmettait ses *habits* à ses enfants, avec ses bagues et ses girandoles, et aujourd'hui une robe qui compte deux hivers n'est plus jeune.

J'ai souvent admiré la patience des marchands avec certaines visiteuses qui, ne sachant que faire d'une journée pluvieuse, font bouleverser tous les rayons d'un magasin avec la ferme intention de ne rien acheter, et qui demandent souvent l'impossible pour faire une retraite motivée. Si Peau-d'Ane n'avait inventé la robe couleur de la lune et celle couleur de soleil, ces dames les auraient devinées. Mais quoique l'histoire de Peau-d'Ane ne nous ait pas appris dans quel siècle elle vivait, nos élégantes d'aujourd'hui sont assez lettrées pour savoir que les modes de ces temps ne sont plus portables.



Voici une anecdote arrivée l'année dernière à deux belles ennuyées, dans un de nos grands magasins. Elles étaient depuis une heure à tout retourner, ne trouvant rien assez beau, rien assez cher; on leur avait montré des manteaux de cour destinés à Sa Majesté Soulouque; des étoffes pour Pomaré, qui reçoit les étrangers de distinction avec des blouses de satin blanc émaillées de fleurs naturelles; rien ne les déridait et il pleuvait à torrent. Le maître de la maison, qui trouvait la visite un peu longue, vint leur apporter une étoffe unique brochée or, qui valait je crois 200 fr. le mètre, et leur offrit en même temps un parapluie. Une de ces dames, qui comprit très-bien la leçon, ne voulut pas rester en arrière et demanda, avec un air de bonhomie parfaitement joué, pour un franc de cette étoffe. Le marchand complaisant tira de sa poche une pièce de vingt sous, la posa sur la soie et en découpa un morceau de la même grandeur; puis, avec un grand sang-froid, interrogea ces dames pour savoir s'il fallait leur *faire remettre le paquet chez elles*. Ces dames, qui sont *flâneuses* comme presque toutes les Parisiennes, mais qui pour cela ne manquent pas d'esprit, voulurent bien comprendre que le temps d'un marchand est une propriété qu'on ne doit pas lui emprunter impunément, et, comme celui auquel elles avaient eu affaire avait été d'une convenance parfaite, elles retournèrent chez lui pour leurs véritables achats.

Je t'explique une jolie petite corbeille très-facile à exécuter, tu n'en auras le dessin que le mois prochain, les filets et les crochets tenant une grande place sur nos planches de ce mois. Je t'envoie aussi quelques renseignements d'économie domestique, et j'ajoute à toutes ces nouveautés l'assurance d'une vieille amitié.

C. C.



---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

### Moyen de reconnaître le coton dans les étoffes de laine.

Effilez un peu de l'étoffe et brûlez lentement les fils à la flamme d'une bougie. Ceux qui brûlent rapidement et sans odeur sont des fils de coton ; ceux qui brûlent lentement et avec une odeur facile à reconnaître sont des fils de laine.

Pour s'habituer à bien faire cette facile expérience, il suffit de brûler auparavant quelques fils de laine. La manière dont se fait la combustion de ces fils vous mettra à même de reconnaître comment se consomment les fils de coton.

---

### Procédé pour donner à la toile de coton la couleur nankin.

Mettez de la vieille ferraille dans du vinaigre ; lorsque ce liquide aura acquis une couleur de rouille foncée, enlevez la ferraille, plongez votre toile et laissez-la tremper jusqu'à ce qu'elle ait acquis le ton que vous désirez. Il est important que toutes les parties de l'étoffe soient placées dans le vase de manière à se saturer également du liquide qu'à cet effet vous agitez de temps en temps.

---

### Moyen de blanchir l'ivoire.

On fait dissoudre dans une suffisante quantité d'eau autant d'alun qu'il en faut pour que l'eau soit blanchâtre ; on lui fait prendre un bouillon ; on y jette les pièces d'ivoire, on les y laisse tremper pendant une heure environ, en frottant de temps en temps avec de petites brosses. Quand les pièces sont devenues blanches, on les met sécher lentement, enveloppées de linges ou de sciure de bois pour éviter qu'elles ne se fendillent.

On peut aussi frotter la pièce avec du savon noir qu'on étend bien également, on l'approche ensuite du feu de manière à chauffer toute la surface bien également ; et lorsque le savon aura un peu bouillonné, on essuiera l'ivoire. La rousseur aura disparu. Si la pièce n'était pas enduite partout de savon et également chauffée, elle deviendrait jaspée.

---

## OUVRAGES DIVERS.

---

### OUVRAGES DE FANTAISIE.

#### Coussin en laine verte peignée.

Il faut pour ce travail 750 gram. de laine anglaise à 10 fr. le kilog. La nuance la plus convenable est le vert émeraude.

Il faut dévider 32 écheveaux séparément et faire sur un moule en buis, haut de 5 cent., un *chardon*, avec 32 brins de laine. On doit employer toute la laine. Lorsque cette frange est terminée on la coupe par la moitié, puis on la peigne avec un peigne de fer ou une petite carde jusqu'à ce que la laine soit dénaturée et forme peluche ou duvet.



*Manière de faire le coussin.*

On se procure une planche ronde, assez mince, ou un très-fort carton de 35 cent. de diamètre (la planche est préférable); on cloue d'un côté (le dessous) un morceau de percaline verte un peu plus large que le rond, afin de pouvoir clouer le bord sur le dessus de la planche.

On placera ensuite du côté opposé à la percaline une couche de foin végétal, on en met beaucoup plus au milieu pour que le coussin soit élevé; on couvre ce foin d'une autre percaline que l'on réunit tout autour par un point de surjet au morceau que l'on a cloué. La percaline doit être bien tendue et ne former aucun pli.

Le coussin ainsi préparé, l'on coud la frange peignée tout autour, en commençant par le bord et en tournant toujours jusqu'à ce que l'on ait recouvert la percaline, qui ne doit paraître en aucun endroit. Les rangs de laine retombent les uns sur les autres, et cependant il ne faut pas que les coutures se trouvent trop rapprochées les unes des autres. Les personnes qui ont monté des tapis de mousse tricotée comprendront facilement ce que je veux dire. Ce genre de coussin a l'avantage de ne pas se défriser, il est donc plus solide et plus nouveau.

On émaille ensuite cette verdure de pâquerettes blanches. Cette uniformité nous a paru assez jolie, mais on peut faire un mélange de fleurs des champs, soit coquelicots, boutons d'or, bleuets; cependant dans la mousse cette dernière fleur n'est pas très-visible, elle forme tache à distance.

Toutes ces fleurs ont été expliquées les années précédentes: la pâquerette seule ne l'a pas été; j'en donne l'explication qui est très-simple.

*Pâquerette.*

Il ne faut pas de moule. Chaque fleurette a 10 pétales, composés de 3 brins de laine Saxe 5 fils, chacun de 5 cent. On prend du laiton de soie blanc que l'on coupe de la longueur de 7 cent., on le plie par la moitié et on tourne deux fois au milieu des 3 bouts de laine que l'on ramène au bas du laiton. Avec un autre petit bout de laiton on fixe les 6 brins de laine au bas des deux bouts de laiton; les pétales ont 2 cent. et demi de hauteur. Il faut faire dix fois cette opération.

Ensuite on les place à côté les uns des autres autour d'un petit pompon que l'on aura fait en laine jaune. Ce pompon ayant une tige, on tortille autour du laiton assez fin pour tenir les pétales, puis on tourne de la laine verte pour cacher tous les bouts. On peut aussi se servir de cœurs artificiels.

On place les pâquerettes sur le coussin, de loin en loin, en collant dans la mousse la tige que l'on aura trempée dans de la gomme arabique délayée.

On peut aussi mettre un brin de laine de couleur avec deux brins de laine blanche; c'est assez joli.

## OUVRAGES DE FANTAISIE.

## CROCHET.

**Corbeille à roues en anneaux recouverts de laine  
ou de gros cordonnet.**

J'ai expliqué, dans la 2<sup>e</sup> année du *Magasin*, la manière de faire une bourse à fermoir, composée d'anneaux recouverts en soie. Le travail pour la corbeille est absolument le même.

Pour le corps de cette corbeille il faut acheter 57 anneaux communs en cuivre dont on se sert pour rideaux. Ces anneaux sont tous égaux, ils doivent avoir 2 cent. et demi de diamè-



tre, et de la laine de Berlin de deux couleurs, par exemple violet et vert, deux nuances de violet et deux nuances de vert ; l'une claire et l'autre foncée.

*Cette corbeille se compose de sept rosaces ; chaque rosace se compose de sept roues ou sept anneaux recouverts de laine. La roue du milieu est en laine foncée, les six qui l'entourent en laine claire.*

J'appelle ces anneaux des roues. Lorsqu'à l'aide du crochet on a recouvert le cuivre avec un point de demi-ride, on ne casse pas la laine, on l'enfile dans une aiguille et on la passe trois fois d'un point à un autre, pour former dans l'intérieur des anneaux six rayons retenus dans le milieu par deux ou trois points, comme les jours appelés roues que l'on intercale dans les broderies.

J'ai dit que pour chaque rosace il fallait sept roues, l'une foncée et les six autres claires. Pour abréger le travail aux abonnées, je vais faire le calcul de ce qu'elles doivent préparer. Je suppose le panier violet et vert. Il faut quatre rosaces vertes et trois violettes, ce qui exige vingt-quatre anneaux vert clair et quatre foncés ; pour les trois rosaces violettes, dix-huit anneaux violet clair et trois anneaux foncés.

Pour le pied de la corbeille deux anneaux vert foncé, deux vert clair, deux anneaux violet foncé, deux violet clair. Tous ces anneaux sont de même dimension.

Maintenant il s'agit de réunir les anneaux par sept pour former les rosaces. On en prend un foncé et on coud autour les six autres clairs, les uns aux autres par le milieu, comme dans la petite bourse.

*Les sept rosaces préparées, on les fixe chacune sur un laiton arrondi de 5 cent. et demi de diamètre ; ce laiton est recouvert de laine de la couleur de la rosace. Avec de la soie on attache chaque roue sur ce laiton par un point que l'on pique au milieu du point qui retient les rayons.*

Les sept rosaces posées sur les sept ronds de laiton, on monte, en réunissant les uns aux autres, avec de la soie. Une rosace verte forme le fond et les six autres viennent s'attacher autour de celle-ci ; on doit les coudre de manière à ce qu'elles creusent dans le bas. Pour que la corbeille ait plus de solidité, on pose à l'envers, bien entendu, un laiton recouvert de laine qui fait tout le tour de la corbeille à la hauteur du milieu de la rosace.

#### *Anse de la corbeille.*

Pour former l'anse on se sert d'un laiton recouvert de laine, long de 50 cent. On l'attache en dessous et on le fait repasser en l'arrondissant au-dessus des rosaces. Il doit se trouver dans un des creux où les rosaces se réunissent. Pour dissimuler le laiton, il faut recouvrir quinze anneaux de même que pour le fond (ces anneaux sont plus petits, ils n'ont que 2 cent. de circonférence) : ils se cousent par le milieu et tout droit. On les nuance comme il suit : 3 verts, 1 vert clair, 1 vert foncé, 1 vert clair, 3 violets, 1 clair, 1 foncé, 1 clair, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on en ait 15, que l'on fixe sur le laiton.

#### *Pied de la corbeille.*

Il est arrondi et se compose de huit roues, deux vert foncé, deux vert clair, deux violet foncé, deux violet clair, attachées les unes aux autres, et soutenues comme les rosaces par un laiton. Ces huit roues se cousent d'un seul côté seulement au laiton de la rosace qui forme le fond de la corbeille. Il faut qu'elles soient assez solidement fixées pour bien soutenir la corbeille. Cet ouvrage est très-joli, très-peu coûteux. Il devient plus riche fait en gros cordonnet.



de

ou  
ou-

vec  
sse  
nus  
ans

res.  
rer.  
ige  
uit

olet

un  
s la

i de  
at-  
les

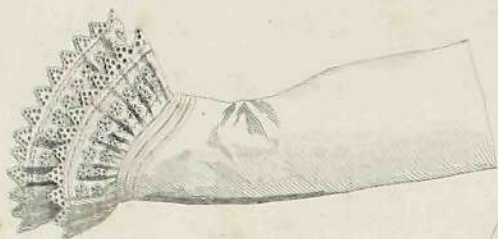
aux  
cher  
que  
aine

ache  
uver  
avrir  
cent.  
uit :  
si de

deux  
saces  
e qui  
tenir  
gros







*Desjardins*

*25 Août 1851*

## MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquerelles (sic) jointes par M. M. S. Delacroix et Lemercier  
5 Albums de musique, 14 gravures de modes, 6 planches de tapisseries coloriées, 100 dessins de broderies—patrons de grandeur naturelle,  
petits patrons—ouvrages à l'aiguille, filot, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, rébus illustrés.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte

PARIS.



## TRICOT ALSACIEN

## En laine et en coton pour couverture.

Monter 16 mailles sur les aiguilles, répéter ce nombre selon la grandeur du tricot que l'on désire.

1 <sup>er</sup> tour.	1 jeté.	10 <sup>e</sup> tour à l'envers.
1 endroit.	1 maille surjetée.	11 <sup>e</sup> tour.
1 jeté.	6 <sup>e</sup> tour à l'envers.	1 rétréci.
1 maille surjetée.	7 <sup>e</sup> tour.	1 jeté.
3 endroit.	2 endroit.	3 endroit.
2 <sup>e</sup> tour à l'envers.	1 rétréci.	12 <sup>e</sup> tour à l'envers.
3 <sup>e</sup> tour.	1 jeté.	13 <sup>e</sup> tour.
2 endroit.	3 endroit.	1 endroit.
1 jeté.	1 rétréci.	1 jeté.
1 maille surjetée.	8 <sup>e</sup> tour à l'envers.	3 endroit.
3 endroit.	9 <sup>e</sup> tour.	1 rétréci.
4 <sup>e</sup> tour à l'envers.	1 endroit.	14 <sup>e</sup> tour à l'envers.
5 <sup>e</sup> tour.	2 ensemble.	15 <sup>e</sup> et dernier tour.
3 endroit.	1 jeté.	Comme le premier.
	2 endroit.	

Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie.

1. Dessin pour garniture en application. Il peut servir pour manches, bonnet, etc.
2. Moitié du devant d'une chemisette; broderie anglaise. Les marguerites se brodent au plumetis.
3. Dos de la chemisette.
4. Manche assortie.
5. Dessin de broderie anglaise pour jupon, pantalon d'enfant, etc.
6. Col, broderie anglaise.
7. Bande assortie au col, pour manches, etc.
8. Entre-deux assorti au col et à la bande.
9. Col, plumetis, point d'armes et jours.
10. Col brisé au plumetis. Il est entouré d'un point ture.
11. Garniture de ce col. Elle peut aussi servir pour manches.
- 12, 13, 14. *M. G., E. C., A. B.* Chiffres, plumetis.
15. *A. R. H.* Plumetis.
- 16, 17, 18. *U. C., L. G., L. C.* Plumetis.
19. *Félicité.* Plumetis.

Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie.

1. Dessin pour devant de robe d'enfant. Lacet et chaînette.
2. Dessin assorti pour les manches.
3. Dessin avec bordure pour filet au crochet carré.
4. Dessin sans bordure pour filet au crochet carré, couvre-pieds, etc.
5. Dessin pour dessus de table, tabouret de piano, etc., au filet ou au crochet carré.
6. Dessin au crochet ou filet carré. Garniture de fauteuil, de canapé, au crochet carré ou au filet.
7. Dessin pour tapis de guéridon, tabouret de piano, crochet à jour.
8. *Olympe.* Pois entourés d'un cordonnet.
9. *Aimée.* Pois entourés d'un cordonnet.
10. *Francisca.* Plumetis.
11. *Astérie.* Plumetis.
12. *Almaïde.* Plumetis.
13. *Mélanie.* Plumetis.
14. *L. T.* Plumetis.



## Planche de détails.

Tablier de damas orné de velours et de dentelle, et monté sur une cordelière en soie.

Bonnet de mousseline, brodée au plumetis.

Col à jabot, composé d'entre-deux et de garniture de broderie anglaise. La chemisette a quelques plis.

Manche assortie au col.

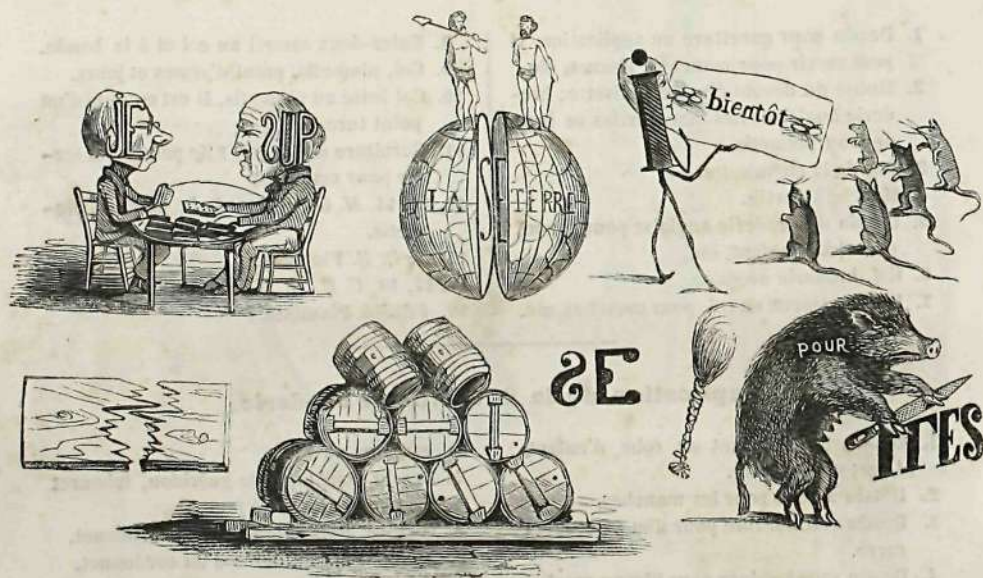
Petite robe d'enfant. Broderie anglaise.

Chemise de nuit en jaconas orné d'entre-deux au plumetis et de valenciennes.

## Explication du Rébus du mois de Juin.

La santé est un précieux trésor.

## RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HENNUYER et C<sup>e</sup>, rue Lemercier, 24. Batignolles.